

SOUVENIRS DE L'AU DELA...

Témoignage de Jean Vinot. 13 juillet 1945

Qui était Jean Vinot. Ci dessous article de « L'Est Républicain »

M. Jean Vinot résistant-déporté n'est plus

Résistant-déporté, chevalier de la Légion d'honneur, M. Jean Vinot a livré hier son dernier combat au CHG Saint-Charles où il avait été admis il y a quelques jours. Ancien directeur d'usine Laederich dans le Rabodeau et domicilié rue du Sergent-Stockelein à Saint-Dié, il était veuf depuis août 1975 et, par sa fille unique Janine, le beau-père de notre collaborateur et ami, M. Michel Pierat, chef d'agence de L'Est Républicain à Saint-Dié.

Depuis six ans, il supportait avec courage une vie toute de souffrance, à la suite de l'amputation d'une jambe, puis de la seconde. Avec lui s'éteint un des rares rescapés du drame de 1944 à Moussey.

Né le 15 janvier 1902 à Héricourt, diplômé en 1920 de l'école de filature et tissage de Mulhouse, il entra aux établissements Marchal à Lunéville. Après son service militaire au 403e DCA à Toul, il fut engagé en mars 1924 chez Laederich en qualité de sous-directeur de filature à La Petite Raon et devint directeur de la filature de Moussey en 1933. Il y travailla jusqu'en 1963, après avoir dirigé d'autres unités du groupe.

Interrogé et torturé

C'est la période de guerre qui allait révéler sa personnalité de résistant. Mobilisé en 1938, il participa aux combats de 1939-40, mais fut fait prisonnier le 17 juin 1940 à Scey-sur-Saône et envoyé au stalag 17-B à Krembs (Autriche). Rapatrié le 15 janvier 1943 et en mai, il se mit à la disposition du capitaine Simonnot, directeur d'école à Moussey et fut arrêté avec cinquante hommes le 18 août 1944 à Moussey, la liste ayant été découverte en forêt.

Alors que certains otages devaient être déportés au

Struthof, abattus le 2 septembre, Jean Vinot fut enfermé à Schirmeck, interrogé et torturé. Faute de preuves, il fut libéré mais en répondant de la vie d'autres. Il se mit en fait au service de la centurie du 1er RCV-FFI, remplaçant la première démantelée.

Libéré par la 2^e DB

Affecté à un groupe de surveillance et de police locale, il était repris le 24 septembre avec cent quarante hommes après le parachutage de la Charbonnière à Moussey. Enfermé à nouveau à Schirmeck, Jean Vinot entra dans le chemin de l'anéantissement. A la forteresse de Rastadt d'abord puis à Haslach, Offenbourg, Dachau et Turckheim près de Munich où il subit l'enfer des bombardements, pour être libéré le 26 avril par la 2^e DB et arriver le 24 mai 1945 à Epinal. Un squelette ambulancier de 37 kg, qui écrivit le 13 juillet d'atroces « souvenirs de l'au-delà ».

Premier président des déportés et familles de Moussey en 1945, M. Vinot se dépensa pour aider les veuves et les compagnons rentrés. Il fut président de la Croix Rouge à Senones de 1946 à 1956 et y créa les premières équipes de secours.

En février 1979, son fidèle compagnon de travail, Henri Banzet, déporté et président cantonal des CVR, avait la fierté d'ajouter le ruban rouge à sa médaille militaire, la croix de guerre 1939-45 avec palme et celle du combattant volontaire 1939-45, chères payées par ce sergent-chef FFI, patriote d'exemple.

Les obsèques de M. Vinot auront lieu vendredi 18 novembre à 14 h 30 en l'église de La Petite Raon. Aux proches du défunt, nous faisons part de nos sentiments de peine.

Son récit « à chaud », daté du 13 juillet 1945

Cet exemplaire est celui offert à Paul Maltempo, que m'a légué sa fille Lucette

A mes
camarades
de déportation
A. Galterini

[Signature]

A mes camarades de déportation, à vous
surtout, toujours présents à ma mémoire, qui
dormez en martyrs sur la terre d'HASLACH.

La foule des vivants rit et suit sa folie,
Tantôt pour son plaisir, tantôt pour son tourment;
Mais par les morts muets, par les morts qu'on oublie,
Moi rêveur, je me sens regardé fixement.

Victor HUGO, les chants du crépuscule.

SOUVENIRS DE L'AU-DELA

Témoignage de Monsieur Jean VINOT,

ex-prisonnier de guerre au Stalag XVIIIB
à KREMS (Autriche) du 17 juin 1940 au
15 janvier 1943.

ex-déporté politique du 18 Aout 1944 et
du 24 septembre 1944 au 15 mai 1945.

I - DEPORTATION DES HABITANTS DE MOUSSEY

DU 18 AOUT ET DU 24 SEPTEMBRE 1944

Dès les premiers jours d'août 1944, un petit groupe d'hommes de MOUSSEY avait décidé de continuer la Résistance conçue par Monsieur Lucien SIMONNOT, Directeur d'écoles. (Celui-ci fut arrêté le 5 Janvier 1944, détenu à la prison allemande de Charles III à NANCY, puis déporté en Allemagne au camp de concentration de NEUNGAMME où il est mort vraisemblablement vers la fin du mois de mars 1945)

Monsieur VALENTIN, adjudant d'active, prit la tête de ce mouvement.

Malgré les précautions prises, il advint que les Allemands furent tenus au courant, non pas de la formation du groupe en question, mais de l'existence d'un certain "maquis", ayant son P.C. dans les bois environnants.

16 AOUT 1944 : MOUSSEY est dans la joie ! Les troupes alliées, devancées par l'irrésistible Division Blindée de LECLERC, approchent de PARIS ! L'ennemi est en déroute..... et "se replie stratégiquement sur ses frontières". Les commentateurs vont leur train.....

Chacun exprime son contentement ! Brusquement, vers 19 Heures, un détachement motorisé ennemi arrive au pays, halte devant la Gendarmerie. Les chefs demandent leur route, manoeuvrent et semblent ignorer notre village.

Après une demi-heure de pourparlers, le convoi se remet en route et prend la direction de BELVAL. Il s'arrête au château et décide d'y passer la nuit. Une première inquiétude surgit dans quelques esprits, mais beaucoup ne prennent garde à cet incident.

Le 18 AOUT, dès l'aube, le village est cerné sans raison apparente. Les Allemands arrivent de partout et en particulier un détachement cycliste d'élèves officiers S.S. de OFFENBOURG.

Le tambour du village est chargé de transmettre l'ordre allemand :

"DEFENSE DE CIRCULER DANS LES RUES DES 9 HEURES DU MATIN".

Le Conseil Municipal, maire en tête, ainsi que Monsieur le Curé de MOUSSEY, sont enfermés à la Grèche et gardés comme otages.

Les troupes nazies, armées jusqu'aux dents, montent dans les bois. Elles vont en liaison avec d'autres formations entreprendre une vaste battue dans la forêt. Entre temps, l'ordre est donné à tous les hommes de 16 à 60 ans de venir se faire recenser à la Grèche.

Ce contrôle commence à 13 Heures et se termine vers 15 Heures. Grande est la déception des Boches, car ils constatent que tous les hommes du pays ont répondu à leur appel. Pas de maquisards en perspective ! Mais la Gestapo et les S.S. attendent avec impatience les premiers résultats de la Battue.

Finalement, on nous libère et chacun regagne sa demeure.

Pendant ce temps, de graves événements se déroulent, une section du Maquis d'Alsace est découverte par la battue (Groupe du Lieutenant Félix).

Prise en chasse par les Boches, cette section en débandade cherche à fuir de tous côtés. Un homme est tué, un autre blessé. Le mort est enlevé par une corvée et déposé au cimetière, quant au blessé, il a dû subir un interrogatoire serré au Château de Belval, car il traverse à nouveau le pays en compagnie de ses tortionnaires et se dirige vers la forêt. A-t-il manqué de cran, ou la menace et les brutalités l'ont-elles obligé à parler ? En tout cas, il guide les Boches vers le P.C. du Maquis.

Là, tout est fouillé avec soin !

Les Boches trouvent des vivres, du matériel enfoui sous terre et en particulier un sac appartenant au Capitaine MARG, chef du Maquis. Ils rapportent leur trouvaille au château de Belval et là, tout est examiné avec soin.

On trouve, avec divers papiers, quelques listes de noms. (Depuis on sait pourquoi de tels documents étaient restés au P.C. du Maquis. Monsieur le Curé de Moussey détenant l'aveu du Capitaine MARG actuellement incarcéré à STRASBOURG.)

Attention ! Voir explication dans (x) ci-dessous

Avec un tel document, les Boches, fous de joie et de rage donnent l'ordre aux otages de réintégrer la Crèche et un deuxième contrôle des hommes est fixé à 20H.

Dans cette cour, les hommes rassemblés attendent d'être appelés et pénètrent à tour de rôle dans la grande salle de la Crèche. A droite en entrant, se tient derrière une grande table, le lieutenant de la Gestapo FISCHER, à ses côtés Monsieur PY, Maire de Moussey, et divers gradés Nazis.

Liste en main, FISCHER donne l'ordre de diriger le contrôle soit à droite, dans la salle de jeux, soit dans la salle des lavabos.

Avant de pénétrer dans cette dernière, le futur déporté subit une fouille en règle, ensuite il y est introduit et doit rester immobile les mains derrière la nuque.

52 noms sont prononcés et malgré tous les efforts de Monsieur PY pour convaincre les Boches de l'innocence de ses administrés, la Gestapo les considère comme des terroristes, et les met en état d'arrestation.

La tragédie de Moussey commence ! !.

Les prisonniers restent environ 2 heures dans cette pénible position et sont ensuite dirigés de nouveau dans la grande salle. Là, assis sur des bancs de gosses et gardés comme de véritables bandits, ils passent leur première nuit. Il est superflu de décrire les réactions de chacun. Les pensées se concentrent sur les familles angoissées et comme il est interdit de parler les heures paraissent interminables.

Il en est de même pour les otages. Ceux-ci sont enfermés dans un local de l'enseignement ménager. La brigade de Moussey désarmée par les Boches va leur tenir compagnie.

Le lendemain matin, 19 AOUT, vers 9 heures du matin, on relâche les hommes se trouvant dans la salle de jeux.

Ceux-ci s'empressement de regagner leur domicile. Sur leur chemin ils sont arrêtés par les épouses de ceux qui sont restés sous la garde des S.S. Ne pouvant être renseignées, celles-ci envahissent la cour de la Crèche et cherchent à voir les détenus. Pendant ce remue-ménage, les chères soeurs avaient restaurés les prisonniers que l'on doit transférer à SCHIR ECK en vue d'un interrogatoire.

Monsieur PY, se dépense pour venir en aide aux futurs exilés. Jusqu'au dernier moment, il les reconforte par de bonnes paroles et prend note de tout ce qu'ils ont à dire à leurs familles.

(x) Le curé de Moussey tenait cette affirmation du chef du GMA Vosges. Les faits et les témoins ont rapidement démontré qu'elle était infondée. Malgré cela ce « chef » ne l'a jamais démentie « en public », ni ne s'en est excusé auprès du « capitaine Marc ». Marc « bouc émissaire » de négligences d'hommes d'état-major... et de leur tragique cascade de conséquences stratégiques et humaines. Voir la « mise à plat » qu'y consacre Oscar Gérard dans son livre « De Viombois à Berchtesgaden »

Les musettes garnies de vivres et de vêtements sont apportées à la Crêche et vers 11 heures les détenus quittent la géole. Encadrés par les S.S., il leur est impossible de serrer dans leurs bras les êtres qui leur sont si chers !!

Les premiers montent dans les camions, les cinq gendarmes font également partie du convoi, et c'est devant toute une population en proie à une émotion indescriptible que mes 51 compagnons et moi-même nous partons vers l'exil.

Rien d'extraordinaire ne se passa pendant notre court voyage, mais arrivés au Camp de SCHIRNECK, les choses se gâtèrent.

Nous étions aussitôt descendus des camions avec brutalité.

Pensez-vous, nous étions les premiers terroristes !!

Les 5 gendarmes de la commune furent aussitôt mis à part : vestes, képis leur furent enlevés, ainsi que toutes leurs affaires personnelles.

Nous autres, au garde à vous dans la cour, tête nue sous un soleil brûlant, nous étions gardés comme des bêtes féroces. Des gardiens nous entouraient, le doigt sur la gachette du fusil et prêts à tirer au moindre geste.

Nous dûmes rester deux heures dans cette position et ensuite on nous fit passer un à un pour donner nos noms et tous les renseignements complémentaires.

Après ce fut la fouille, les Allemands nous enlevèrent tout ce que nous avions nous laissant seulement le pain et le fromage.

Toujours en colonne, on nous dirigea vers les cellules pour y passer la nuit, à raison de trois par case. (BRUCKERT, LAUNER et moi)

Le lendemain, nous passâmes à la douche, puis ce fut la coupe des cheveux. Les premiers interrogatoires commencèrent.

Au cours de la nuit, les groupes de Le SAULCY et de QUIEUX étaient venus nous rejoindre.

Nous étions logés dans une baraque en planche (Baraque n° 11). Les 5 gendarmes de Moussey et les hommes de Quieux partageaient notre "toit".

Nous avions des couchettes à trois lits superposés, chacun de nous disposait d'une paille, mais pas de couverture.

Les repas se composaient de la façon suivante :

Matin : 350 grammes de pain et café.

Midi : une petite quantité de confiture ou une tranche de saucisson.

Soir : une soupe.

Nous n'avions pas le droit de sortir, ni de fumer. On était tenu de rester debout ou assis sur des bancs, les couchettes ne devaient servir que pour la nuit. Chaque fois qu'un officier pénétrait dans notre baraque, on devait se découvrir et rester figé dans un garde à vous impeccable. Je passe sous silence la question des water....., là, un manque d'hygiène se faisait sentir.

Les interrogatoires marchèrent assez vite. Tous avaient la même réponse : nous ignorions totalement la fameuse liste en question. Un ou deux camarades furent passés à la schlague et eurent les chairs des cuisses tuméfiées par les coups de matraque.

Un certain embarras se manifesta de la part de la Gestapo.

Pas de preuves, tous avaient répondu à l'appel, aucun habitant dans le Maquis, etc...

Enfin, quand tous furent passés, on nous laissa un peu tranquilles. La nourriture devint plus large et nos gardiens commencèrent à se dérider.

Le mercredi, dans la nuit, une scène pénible se produisit dans notre baraque : le garde LEONARD devint fou.

Armé des planches de son lit, il combattait des ennemis imaginaires cassant couchettes, carreaux, ... etc. Il appelait à l'aide. LAUNER Ernest et moi étions camarades de lit, nous eumes à nous défendre afin de parer les coups de planches. Ne pouvant plus dormir, nous décidâmes de saisir le fou afin d'éviter qu'il ne blessât quelqu'un d'entre nous.

A l'aide de couvertures, on réussit à paralyser ses membres, puis avec des courroies et des ficelles on le lia à un bois soutenant la charpente de notre géole.

Le jeudi matin arriva. Vers 7 H.30, la porte s'ouvrit et une première liste fut constituée en vue d'un départ en Allemagne, (soit disant comme travailleurs libres). Sur cette liste figuraient les noms du chef de brigade DEMALINE et du gendarme KOCH.

Aussitôt après, une deuxième liste de onze noms, parmi lesquels les pères de familles nombreuses et moi-même, fut établie. On nous dirigea vers le chef de camp, et là, nous apprenions que nous allions être libérés.

Devant nos déclarations et dans l'impossibilité de prouver notre culpabilité, la Gestapo avait décidé de nous diviser en trois groupes :

- un partirait en Allemagne, composé de "travailleurs libres".
- un deuxième serait libre.
- et le troisième serait gardé comme otage.

On sait depuis que nos camarades de la troisième liste montèrent au Camp du STRUTHOF et furent fusillés le 2 Septembre 1944.

(Voir liste ci-jointe)

Notre retour s'effectua très rapidement.

Nous avions la joie de retrouver nos familles, mais notre joie était empreinte d'une profonde tristesse, car nous pensions à nos chers compagnons que nous avions laissés entre les griffes des tortionnaires.

Dès notre retour à Moussey, je fis part de tous ces événements à ceux qui étaient au courant du Maquis, en leur recommandant d'être extrêmement prudents. Je leur rappelai que nos camarades restés en Allemagne étaient considérés comme otages et qu'une nouvelle affaire à Moussey pourrait leur être fatale.

Naturellement, ce qui devait arriver, arriva....

Les parachutages se succèdent et souvent sans la discrétion nécessaire. La Gestapo procède à des arrestations. Les parachutistes anglais parcourent le village en Jeep et risquent de se rencontrer avec l'ennemi.

On ne parle plus, après avoir trop parlé. Chacun évite son voisin, on sent venir la catastrophe. Que va-t-il arriver ?

La solution de ce problème dramatique éclate le 24 Septembre au matin. De nouveau MOUSSEY est cerné, les affreux casques d'acier apparaissent dès 6H.30. Les côtes sont gardées ainsi que les sentiers forestiers, les troupes nazies rassemblent dans la cour de la Crèche tous les habitants se trouvant dans les rues. Les maisons sont vidées de leurs occupants et vers 8 H.30, la population entière est sous la surveillance des Allemands.

Une auto arrive, un sous-officier de la Gestapo en descend, suivi de deux officiers. Jamais je ne vis une tête de teuton plus caractéristique que celle de cette brute infame, doué d'une puissance vocale extraordinaire, il va semer la terreur parmi notre population.

Après avoir séparé hommes et femmes, il demande le Maire.

Qu'il me soit permis ici d'évoquer la mémoire de Monsieur PY, Maire de Moussey, mutilé et héros de la guerre 1914-1918. Il remplit son rôle de Maire d'une manière sublime. Bravant les menaces et les souffrances morales et physiques, il est prêt à tout épargner aux hommes de Moussey, l'horreur des déportations. Il se présente donc bravement devant la brute qui le demande.

Invité à parler à la population des parachutages qui ont eu lieu sur le territoire des Moussey, de la menace d'incendie qui pèse sur le village si les 50 hommes coupables d'y avoir pris part ne se dénoncent pas, il prend la parole et dit :

"Les Allemands prétendent qu'il y a eu parachutage".

La brute teutonne, avec rage, lui fait remarquer que le mot "prétendent" est déplacé et qu'il y a, de la part des Allemands une véritable certitude.

50 hommes doivent donc se présenter avant une demi-heure !

.....

Qui ne se souvient de ces instants tragiques ? Les physionomies sont crispées d'angoisse sous la menace. Chacun voudrait voir chez son voisin un regard rassuré et aussi rassurant, ne serait-ce qu'une lueur d'encouragement.

Mais si les visages restent inquiets, les langues restent muettes, les Boches ne sauront rien !

Le délai accordé est maintenant expiré..... La brute interroge Monsieur PY : "Eh bien ?". La réponse est négative, et découple la rage de l'ennemi. Un officier arrive, brute semblable à la première, il demande le directeur de l'usine.

Monsieur PY se présente encore. Un sourire de bête fauve crispe la face de notre nazi, une visite de l'usine est entreprise par les Boches, suivis de Monsieur PY, ce dernier est accompagné de son personnel de direction.

Le Maire n'ayant rien avoué quant au parachutage, on va essayer de s'en prendre au Directeur de l'usine. Les locaux industriels sont visités, fouillés. Découvrira-t-on des hommes ? des armes ? ou quelque indice prouvant le parachutage ?

Rien n'est suspect, mais les menaces reprennent de plus belle. Monsieur PY reste inébranlable.

Dans la cour de la crèche, Monsieur l'Abbé MOLLIER, invite la population à s'unir à lui pour prier. La prière est de courte durée, la brute nazie intervient le silence règne à nouveau.

Après s'être concertés, nos futurs tortionnaires décident notre départ; seront exempts du départ les malades et les hommes âgés de plus de 50 ans seulement

Devant les femmes éplorées, qui ne peuvent même pas faire leurs adieux aux êtres chers qui vont les quitter, le triste cortège prend la direction de BELVAL. Monsieur PY, en fait partie bien que son âge l'eut exclu de la liste.

En arrivant au château de Belval, une triste surprise nous y attendait, tous les hommes de la PETITE-RAON étaient massés sur la pelouse.

Après avoir été passés en revue, les hommes de 50 ans furent mis à part et dirigés vers les dépendances du château. Ceux de la Petite-Raon étaient toujours sur la pelouse.

Deux longues heures passèrent, puis on nous fit rejoindre le bâtiment du centre d'apprentissage. Là, toujours séparés de nos camarades de la Petite-Raon, le premier interrogatoire commença.

Dès le début, nous eûmes l'impression que la douceur ne serait pas de rigueur. Les premières gifles furent distribuées et les premières tortures commencèrent. Leur premier interrogatoire terminé, les patients étaient dirigés dans une des salles du château.

Certains passèrent à la cave. C'était à cet endroit qu'avait lieu la schlague à l'aide de matraques ou de lanières de cuir garnies de morceaux de caoutchouc striés.

D'autres passèrent à la salle de bains. Là, on les dévêtait et on les plongeait la tête la première dans l'eau froide. Ils restaient sous l'eau jusqu'aux premiers symptômes d'asphyxie. (Bernard PY).

Malgré toutes ces souffrances, rien ne fut lâché !

Menaces de toutes sortes, coups de pieds, coups de poings... etc, mais la Gestapo n'obtenait pas d'aveux. Certains de nos camarades furent collés au mur de notre salle, debout, nous autres avions été autorisés à nous asseoir sur le béton

Vers 19 heures, les interrogatoires se terminèrent, et tous allongés sur le sol, nous passâmes notre première nuit.

Le lendemain matin, certains repassèrent devant leurs bourreaux de la veille. Les coups tombèrent à nouveau et de nouveau rien ne fut avoué. Comme nourriture, rien n'avait été prévu par les Allemands. Certains camarades reçurent leurs musettes, d'autres des vivres et chacun put se restaurer un peu.

Vers 15 heures, grand branle-bas !

Les grades de la Gestapo firent leur apparition dans notre salle, pareils à des fauves, avec brutalité, ils commencèrent leur sélection en vue d'un départ précipité. Les moins de 17 ans et les plus de 50 furent mis de côté, ainsi que les malades présentant des papiers en règle.

Ils conservent néanmoins Monsieur PY âgé de 61 ans.

On nous bouscula et on nous chassa hors de notre salle. Puis on nous fit mettre en rang par 5 sur la grande route où une pluie torrentielle s'abattait. Jamais au cours de ma détention, je n'ai entendu une "gueulerie pareille", que celle du sous-officier de la Gestapo, le même qui avait procédé à notre arrestation. Il écumait, il rageait et brutalisait à tour de bras. On aurait dit une bête atteinte de la rage, nos pauvres côtes en firent la dure expérience.

Nos premiers pas vers l'exil commencèrent et la pluie redoublait de violence
Triste défilé !!!

Nous arrivâmes à la Filature de SAINT-BLAISE trempés comme des barbets. Pour nous remettre, on nous logea dans une salle où régnait une forte humidité.

Aucune nourriture ne nous fut attribuée, et c'est dans ces conditions que nous passâmes notre deuxième nuit.

Pendant ce temps d'autres camarades étaient retenus à SAALES, où des tortures horribles leur étaient appliquées. C'est là que le manque de cran d'un soldat du génie de Housseux permit à la Gestapo de marquer un premier point.

Celui-ci, à la suite d'une simple gifle, dénonça le parachutage et désigna Mrs Claude et Bernard PY comme y ayant participé. *pourquoi ne les donner*

les noms de ces hommes. ni à leur
L'affaire allait reprendre de plus belle et malheureusement les tortures aussi.

Le lendemain matin, nous fûmes restaurés en partie par les habitants de ST-BLAISE et des environs : soupe chaude, pain, saucisse et beurre. Des Allemands, nous ne reçûmes... rien !!! Trempés comme la veille, grelottant de froid sous une pluie fine, nous reprîmes le chemin de SCHIRMECK.

Notre arrivée au trop célèbre camp de Schirmeck se fit sous un soleil éclatant et cela nous permit de nous sécher un peu.

Là, eut lieu la première séparation. Certains camarades, choisis par la Gestapo, furent mis à part et le plus grand nombre d'entre eux furent admis à la Baraque n° 11 après avoir subi la fouille. (la barque n° 10 était réservée aux cas les plus graves). De nouveau les interrogatoires commencèrent.

A la suite de la déclaration mentionnée plus haut, Claude et Bernard PY, furent les premiers à passer devant la Gestapo. Ils tinrent bon devant l'accusation et nièrent jusqu'au bout. Mais cela leur valut de passer leur première nuit en cellule.

Le lendemain, nouveau coup de théâtre, on avait arrêté deux soldats du génie qui faisaient partie de notre convoi. Après s'être évadés à SAINT-BLAISE, ils avaient été repris.

On nous fit mettre sur 4 rangs, et une scène pénible commença.

Le premier évadé, GOHIN Gabriel, qui avait avoué sous la torture, ne pouvait plus marcher. Porté par la Gestapo, il était tenu de désigner ses compagnons de parachutage.

C'est ainsi que 5 camarades furent signalés. Ils furent aussitôt emmenés dans des locaux spéciaux réservés aux interrogatoires. On les frappa, on les tortura et finalement d'autres noms sortirent...

Cette manoeuvre donna une liste et 4 chefs furent désignés : EDELBLUTH Joseph, RASTIEN André, TISSERAND Gaston, DEMANGEL, DEFRANCE André. Ces 5 camarades furent à leur tour roués de coups et mis en demeure de donner les noms des hommes composant leur section. Ils n'indiquèrent que 5 hommes par groupe au lieu de 10 et c'est ainsi que 25 noms furent couchés sur la fameuse liste du parachutage. Les 25 autres réclamés par les Allemands représentaient la section du génie de Moussey qui, le matin même de notre arrestation, avait pris le maquis. (Lieutenant GRANDJON). Leur fuite avait ainsi permis à 25 camarades de se disculper. Mais la Gestapo ne voulut rien entendre et elle força 25 autres camarades à avouer leur participation aux parachutages.

Voir l'addendum en dernière page

Monsieur FY avait rejoint d'office le groupe des inculpés.

La même procédure avait été employée pour ceux de la Petite-Raon, de Quieux-le-Saulcy et du Harcholet (Etienne SCHITT).

Je passe sous silence le détail des tortures, car il me faudrait des pages pour en décrire l'atroce diversité. Je dois dire cependant que les coups reçus l'étaient pour la plupart des cas dans le dos et sur les cuisses des patients, à l'aide de lanières garnies de caoutchouc strié. Les chairs étaient ainsi labourées et les muscles écrasés.

Les 25 hommes furent donc mis à part à la baraque 10 avec ceux de La Petite Raon et Quieux, qui avaient été désignés comme coupables.

Les groupe Moussey des soit-disant non inculpés regagna la baraque 11.

Dans la nuit, une nouvelle scène pénible se déroula toujours dans cette même baraque 11, LORRAIN devenait fou. Mêmes symptômes que chez le garde LEONARD. Cassant tout, brisant carreaux et fenêtres, il devenait enragé. +

Monsieur LALEVEE, houcher à Moussey, voulut intervenir pour le maîtriser et comme il s'apprêtait à le saisir, le garde de nuit, alerté par le bruit et croyant à une bataille entre hommes fit feu sur nos deux camarades. LALEVEE fut touché au bras et dans la région du coeur. On emmena le fou et le blessé.

Notre camarade LALEVEE doit son salut à cette blessure, car celle-ci lui permettait d'échapper à la déportation vers le camp maudit de DACHAU.

L'affaire classée, chacun pensa de nouveau à son propre sort.

Les uns pensaient qu'ils seraient bientôt libérés, les autres, au contraire, s'attendaient au pire.....

Je note qu'à nouveau nous étions passés à la tondeuse. A la deuxième arrestation, j'avais déclaré que j'avais subi la coupe des foins et que celle des regains allaient s'accomplir !!

Le lendemain, rien de particulier. L'ordinaire était le même que la première fois; pain le matin, à midi, saucisson ou confiture, et le soir la soupe. La baraque 10 était au régime des restrictions, et ne recevait qu'une assiette de soupe. Par les fenêtres de notre baraque nous pouvions communiquer avec nos camarades de la 10 et commenter à loisir ces questions.

Le samedi matin, de nouveau, grande activité de nos gardiens. Une première liste fut désignée pour notre baraque, après avoir touché un quart d'eau chaude, accompagné d'un morceau de pain, nous grimpons dans un camion. (Nous étions 60).

Rien de particulier à signaler. Nous arrivâmes à RASTATT (Pays de Bade) Après avoir cherché pendant 1/2 heure, notre chauffeur nous conduisit au Bastion 12, genre de forteresse, nous eûmes alors la surprise de voir nos 60 compagnons que nous avions quittés le matin même enfermés derrière leurs barreaux.

Après avoir attendu dans la cour, sans être restaurés, nous fûmes enfermés à nouveau dans une salle avec divers compatriotes, tous de l'Est de la France. La plupart étaient des membres de la Résistance ayant fait le coup de feu avec les Allemands. (Maquis de GRANDRUPT)

Nous comprimes alors que nous aussi nous étions classés dans cette catégorie : Terroristes !!!!

C'était un mélange sans précédent ! Les uns étaient des évadés repris, les autres de vrais maquisards, d'autres enfin avaient commis des crimes ou étaient accusés de pillages.

Voici quelques détails sur le Bastion n° 12 :

Bâti sous Napoléon 1°, c'était une véritable forteresse, deux doubles murs l'entouraient. Une porte centrale donne accès à une grande cour. De chaque côté de l'entrée, se trouvent deux bâtiments massifs, l'un servait de P.C. au commandant ainsi que de logements aux Soupos, l'autre servait de cuisine et de logements à des ouvriers russes. Au fond de la cour, en demi-cercle, se dressait le bâtiment massif de notre prison.

Un escalier en colimaçon desservait le premier étage, un couloir donnait accès aux cellules.

Celles-ci présentaient un espace plus ou moins grand, 50 ou 100 hommes y logeaient. Des voûtes en formaient le plafond, en plus d'une fenêtre par cellule, elles possédaient des vasistas donnant sur le couloir.

Ce dernier tenait lieu également de chemin de ronde, on pouvait en effet aller d'une extrémité à l'autre, deux portes coupaient ce chemin en deux parties.

Naturellement, ni eau courante, ni lavabos, ni W.C., cela avec un effectif de 700 hommes. Une centaine était obligée de coucher dans le couloir, un seul robinet, situé à l'entrée de l'escalier, représentait les lavabos. Tout le rez-de-chaussée était occupé par la défense passive de RASTATT, qui y entreposait son matériel. Les W.C. se trouvaient dans la cour et étaient construits sur le modèle de tous les camps. Pas de couchettes, ni de couvertures, un peu de paille dans une ou deux salles. Je dois cependant noter la présence d'un plancher au lieu de béton.

Dès notre arrivée, nous étions astreints à de nombreux rassemblements. Ceux-ci étaient interminables. Combien de stations avons-nous dû subir ? Et toujours debout !!!

Les premières brutalités commencèrent, venant surtout de la part d'un membre de la Gestapo surnommé "Tempo".

Russe ou polonais, cette brute était un nazi de la dernière heure, et nombreux sont ceux qui ont fait connaissance soit avec ses bêtes, soit avec son bâton.

Il me faudrait également des pages et des pages pour décrire les brutalités de cette bête féroce. Notons cependant un exemple parmi les autres :

Le soir, à l'appel, tout le monde devait être debout, découvert, les talons joints, etc... Si par malheur, il y avait des malades couchés, ceux-ci étaient relevés à coups de pieds dans le ventre par les soins de cette brute.

Nous avons également souffert de la faim, car le camp n'était pas organisé. Certains jours, on recevait du café à 6 heures, ou plus exactement de l'eau tiède non sucrée !!! Ensuite, une tranche de pain nous était distribuée (environ 50grs) avec une cuillerée à café de confiture. A midi ou à 14 heures, distribution dans la cour d'un demi-litre d'eau chaude ou nageaient quelques navets coupés en rondelles. Le soir, à 17 heures, un morceau de pain de 50 grammes avec la valeur d'un dé à coudre de margarine et deux quarts d'eau chaude. L'eau chaude représentait le café, et ceci clôturait la pitance de la journée.

Deux jours après notre arrivée, les non-suspects de la Petite-Raon venaient nous rejoindre. Parmi ces derniers je reconnus aussitôt mon beau-frère, Gaston JEANDEL. Immédiatement, nous nous dirigeons vers eux, avides de savoir les dernières nouvelles : nous voulions savoir ce qu'étaient devenus nos compagnons : BASTIEN, TISSERAND, etc...

Hélas ! La Gestapo mit de l'ordre à cet état de choses et nous sépara. Le vendredi 6 Octobre arriva. Vers 15 heures, un officier de la Gestapo se présenta au camp porteur de cartes rouges, il fit l'appel des noms et nous fit mettre de côté. Un seul ne fut pas appelé : Georges ADENOT. Oubli, carte égarée ? On ne savait pas au juste ce qu'il allait advenir de notre camarade !

L'ordre nous fut transmis de nous tenir prêts pour le lendemain. On allait donc partir ! !

En effet, le lendemain vers 15 heures, appel général par liste. Nous eûmes alors la surprise de constater que 13 noms n'étaient pas sortis à cet appel ; ADENOT Georges, JACQUOT Charles, ZIMMERMANN, STARCK, WALTER, HUNG, HENRY, WIEDERKEHR WOLGERUTH, LALLEVEE Robert et moi-même, ainsi que deux camarades de QUIEUX !

Immédiatement, on fit appel au Commandant, lui demandant de bien vouloir nous joindre à nos camarades. Peine perdue ! Charles JACQUOT reçut un terrible coup de poing en pleine figure. Cette petite scène maîtrisa nos velléités de départ et nous assistâmes alors aux préparatifs de départ de nos camarades. Après la distribution des vivres, le Commandant leur fit un petit discours : "Vous êtes libres, vous allez rejoindre Schirmeck,..... etc !!!!!

Mais étant donné la quantité des vivres qu'ils avaient touché, un doute surgit dans mon esprit, connaissant les Allemands et leur générosité au point de vue vivres, je ne pouvais m'expliquer pourquoi pour un trajet aussi court, de Rastatt à Schirmeck, on avait distribué environ 1500 grammes de pain, de la margarine et du saucisson, cela me paraissait "kolossal", vu l'ordinaire du camp.

Bref, on nous sépara. Nous restions environ une centaine, dont 80 Russes et le convoi était de 500. Le soir, vers 20 heures, une troupe arriva dans la cour. C'étaient ceux de NIEDERBUHL et parmi eux les deux groupes de suspects de MOUSSEY et de la PETITE-RACON : Monsieur PY, LEMAIRE, MATHIEU frères, Etienne SCHMITT, ... etc, encore une fois j'avais compris !

Nos camarades descendirent dans la cour et le cortège se forma. Gestapo, S.S. Schupos et chiens policiers accompagnaient nos pauvres camarades vers un plus lointain exil, ce n'était pas le chemin de la libération, mais pour beaucoup celui de la mort ! Combien de fois, j'ai pensé à vous, mes chers compagnons, car je connaissais de réputation le célèbre camp de représailles de DACHAU. Souvent une angoisse étrange m'étraignait, et je demeurais immobile, la larme à l'œil et seule la voix brutale de notre gardien parvenait à me sortir de cette torpeur.

Huit jours après, en effet, nous apprenions le transfert de nos compagnons à Dachau.

Le Dimanche 8 octobre marqua le début de nos peines, pour nous qui étions restés.

Dès 7 heures du matin, nous fûmes rassemblés dans la cour et un détachement de la Wehrmacht arriva. C'étaient nos futurs gardiens pour le travail. Petite lueur d'espoir ! Ceux-ci seraient peut-être moins brutaux que les S.S. et Cie.

Nous commençâmes à creuser des tranchées pour la défense de Rastatt. Je faisais équipe avec Georges ADENOT, dont j'ai pu apprécier la bonne camaraderie. Son soutien me fit énormément de bien, car le départ de mes camarades m'avait réellement déprimé.
(Georges ADENOT, décédé le 10 Janvier 1946 suite de son séjour à la grotte d'HASLACH)

Par la suite, l'ordinaire s'améliora. Le matin, on recevait 350 grammes de pain avec le café. Au départ pour le travail, à 7 heures, on nous remettait une tranche de pain avec 25 grammes de margarine. Puis, à midi, une soupe assez épaisse, un litre environ, était parfois améliorée par la présence d'un morceau de viande.

Le soir, avec le café, nous recevions une cuillère à soupe de confiture ou de fromage blanc, ou encore une rondelle de saucisson. La discipline au camp continuait à être sévère, les coups tombaient sur ceux qui commettaient des actes d'indiscipline : retards à l'appel... etc. D'autres étaient punis parce qu'ils avaient pris des épluchures de pommes de terre.

L'horaire du travail était le suivant :

Matin : 7 h. à 11 h.30

Soir : 13 h.30 à 17 h.30

Après le travail, nous regagnions nos cellules. Le garde russe avait toujours soin de bien verrouiller les portes !!!!

Vers le 20 novembre, au retour du travail, un nouveau convoi de déportés nous attendait, c'étaient en grande partie des Alsaciens parmi lesquels je reconnus un camarade d'école nommé ENDELF et l'Abbé CH. DIDIERJEAN !

C'étaient ceux que les Allemands appelaient les "préventifs".

Dans la nuit, nouveau convoi, on le logea dans les couloirs. Dans ce dernier il y avait un grand nombre de Vosgiens : SAINT-DIE, SAINT-AURICE, SENONES, etc.. Parmi eux, je reconnus aussitôt mon ami Marcel BILLAND, greffier de Mairie, Messieurs LARUE, Maire de Senones, SAMSON, Directeur général des Ets BOUSSAC, PERRIN ancien directeur d'écoles, et RENOUARD, industriel à Saint-Dié.

Aussitôt, ils furent entourés, et mille questions leur furent alors posées sur le sort de nos familles et de notre pays.

L'avance des troupes alliées..., etc., et notre vie de forçats continuait. Je ne peux pas tout rapporter, je note simplement en passant que dans notre travail nous profitions de toutes les occasions pour prendre dans les jardins, sur les voitures de passage, dans les granges des fermes, tout ce qui nous tombait sous la main : navets, feuilles de choux, pommes de terre, maïs, etc...

Nous n'avions pas le droit d'être malade, il fallait aller au travail et les schupos veillaient avec soin sur nous.

Les premiers bombardements commencèrent : il fallut alors dégager les voies de chemin de fer, les gares, etc... Les Alliés approchaient du Rhin et vers le 1^{er} Décembre les préparatifs de départ s'effectuèrent.

C'est à ce moment que nos habits et nos chaussures commencèrent à nous lâcher et rien n'était prévu pour les remplacer. Certains camarades confectionnèrent des chaussures avec des planches et des ficelles.

Entre temps, des groupes de BELFORT, de la HAUTE SAONE, du DOUBS, étaient venus nous rejoindre, parmi eux, il y avait Monsieur le Curé Doyen d'HERICOURT. Nous avons pu l'apprécier tous, car son soutien moral fut remarquable !

Le 1^{er} ou le 2 Décembre, vers 17 heures, on nous distribua des vivres pour 4 jours. Les préparatifs se terminèrent rapidement et vers 20 h.30, on nous rassembla dans la cour.

Des Schupos en tenue de campagne nous accompagnaient, nous arrivions à la gar vers 21 heures par une pluie battante et nous restions ainsi jusqu'à 2 heures 30 du matin. Enfin, nous primes place dans des wagons de voyageurs dont 5 carreaux étaient cassés. Le départ s'effectua....

Pendant 3 nuits, nous ne quittâmes pas ces wagons. Que d'attentes sur les voies de garages avons nous dû subir !!!!! C'était une véritable marche de tortue!

Le 4 décembre, nous arrivions à HASLACH et la pluie continuait à tomber.

Dans l'ensemble, nous étions réjouis de quitter notre triste forteresse, nous nous disions : nous ne serons pas plus mal qu'à RASTATT, surtout que le Commandant avait déclaré que nous allions dans un camp de jeunesse, et que celui-ci possédait tout le confort moderne...

En débarquant de nos wagons, le chef de convoi ne savait même pas où se trouvait ce fameux camp, cependant la troupe s'ébranla.

Nous marchâmes pendant un certain temps sous la pluie, trempés jusqu'aux os. Rien n'apparaissait à l'horizon.

Après avoir traversé le pays, on s'engagea sur une route de montagne, à travers bois. Nous montâmes ainsi trois kilomètres et devant nos yeux des carrières immenses apparurent. A première vue, mauvaise impression... doute, enfin qui verra... verra !!

Nous montions toujours, la route était de plus en plus mauvaise, enfin des chantiers apparurent : Route en construction, voie ferrée, wagnonnets, tracteurs, concasseurs... e c. C'était notre futur travail !! Nous cherchions en vain le camp. Deux baraques se montrèrent, au seuil de l'une d'elles le chef cuisinier nous fit un signe amical.

Quoi ! C'était donc là le fameux camp ! Il n'était pas possible de loger autant de monde, d'autant plus que nos gardes, pouvaient, rien que par leur nombre, en occuper une. Cependant, nous marchions toujours butant, sur de grosses pierres retombant ensuite dans des flaques d'eau ou de boue. Nos effets étaient collés au corps, trempés de pluie et de sueur.... Dans de pareilles conditions, nous avançons avec beaucoup de peine.

On nous fit descendre par un chemin étroit conduisant à une galerie souterraine. Quel spectacle !! L'eau sortait par une rigole et tombait à flots de la voûte. Nous marchions tant bien que mal au milieu des blocs de pierre et nous arrivions ainsi vers la fin de la galerie. Là, on stoppa quelques minutes pour reprendre haleine.

Nous nous demandions alors si on avait voulu nous mettre à l'abri de la pluie ou si le fameux camp ne se trouvait pas au bout de la galerie.

Immédiatement, nous nous étions aperçus que nos chefs de chantier appartenaient à l'Organisation TODT. Nous connaissions de réputation des célèbres brutes et nous nous attendions au pire.

Des ouvriers travaillaient dans une galerie voisine, des "rayés" d'HASLACH en étaient les manœuvres. Ils construisaient un plancher et l'on apprit avec surprise que l'on allait loger dans cette "grotte". C'était le bouquet final !!!

Eclairés par la lumière électrique, cette caverne présentait une galerie longue de 150 mètres environ, sur 9 à 10 mètres de large et de 7 mètres de hauteur. C'était un vérifiable "frigo", une humidité glaciale y régnait. L'eau, tombant d'une galerie voisine, nous servait de lavabos et le fond du tunnel de W.C.

Enfin, on nous amena de la paille et nous primes place sur ce plancher. Les Russes d'un côté et nous de l'autre. En voyant tout cela, nous nous demandions avec angoisse : "Comment feront-ils pour nous ravitailler?" La faim commençait à se faire sentir, certains avaient épuisé leurs réserves. Chacun s'installa et on se mit d'accord pour dormir en nous serrant les uns contre les autres. Nous étions fatigués et trempés... Vers minuit, une corvée fut désignée, une soupe devait nous être distribuée. Celle-ci nous fut servie chaude et nous réconforta un peu. Nous nous mouchoâmes. On avait distribué une couverture par homme.

Je ne peux raconter toutes nos misères... Je décrirai simplement ce que fut en général notre vie quotidienne, en situant tout d'abord le cadre, puis les diverses activités de cette vie de forçats.

FORCATS AU "VULKAN" D' HASLACH .

1 - Les carrières -

Ces carrières se trouvent à 3 kilomètres de la petite ville d'HASLACH dans le pays de BADE, à une cinquantaine de kilomètres de STRASBOURG, en passant par OFFENBOURG; on y parvient par une belle route construite par l'Organisation 'Todt.

Elles se divisent en plusieurs chantiers. On arrive en premier lieu à la carrière proprement dite, d'où l'on extrait la pierre. Celle-ci est transformée en trapp, trapillon et grèsaille. Puis, on monte au point culminant, et de là on peut apercevoir l'entrée des différentes galeries. Deux d'entre elles se trouvent dans le bas-fond, elles étaient destinées aux fameuses usines souterraines, une était déjà équipée : on y remarquait des tours, des fraiseuses, des mortaiseuses, etc... dans l'autre on construisait des bureaux et l'on commença à creuser pour l'emplacement des machines.

Au-dessus, on arrivait à une galerie préparée également pour un atelier. Les travaux continuaient afin de percer entièrement la galerie en question. Plus au-dessus encore, à gauche, se trouvait la galerie supérieure. On y accédait par un sentier, et enfin, en bas de la deuxième galerie était notre "hôtel".

Lors de notre arrivée, aucune galerie n'était terminée. Il en était de même des routes. Tous ces travaux demandaient une main d'oeuvre assez nombreuse.

Plusieurs équipes furent donc formées :

1. une était consacrée à la construction des routes, elle se divisait en plusieurs sections :
 - 1° - une munie de pelles et de pioches pour le terrassement.
 - 2° - une autre pour la pose des grosses pierres.Il en était de même pour le trapp, sable et autres matériaux, qu'une voie ferrée permettait d'amener à pied d'oeuvre.
2. une deuxième équipe s'occupait de la carrière : mines, concassage, pour le trapp et le sable, etc...
3. une troisième équipe était spécialisée dans les galeries, elle se divisait en plusieurs sections : cassage des gros blocs de pierre, triage des morceaux, évacuation de la terre, terrassements, pose des conduites d'évacuation d'eau, béton, etc...

Les matériaux étaient amenés par des camions de l'O.T. : tuyaux de ciment, sable, sacs de ciment, matériel divers, etc... et déchargés par ceux qui travaillaient sur le lieu d'arrivée des camions.

4. une quatrième équipe était celle des bûcherons : coupes de bois pour le chauffage des baraques des gardes, l'infirmerie et la cuisine.
5. une cinquième équipe, enfin, s'occupait du camp proprement dit : construction de baraques à l'aide de plaques de ciment, entretien des baraques où se trouvaient les gardes et le commandant, réparation des chaussures et épluchage des pommes de terre.

2 - Horaire du travail -

Lors de notre arrivée, nous devions être, en principe, au travail à 7h.30, jusqu'à midi, et de 13 h. à 17 h. Au fur et à mesure que nous approchions du printemps, l'horaire se modifiait.

A 7 heures, nous partions au travail et nous étions de retour pour 18 heures. Nous avions une chance inouïe d'être dirigés par l'O.T., les hommes logeant à HASLACH, étaient obligés de monter tous les matins à pied et il en était de même le soir. Etant donnée la durée des trajets, nous gagnions ainsi deux bonnes heures, car les travaux ne pouvaient être effectués sans leur direction.

3 - Les gardes -

Ils se divisent en trois catégories :

- 1° - Gestapo, S.S., et Schupos.
- 2° - Volontaires hollandais et flamands.
- 3° - Organisation TODT.

1° - Gestapo, S.S., et Schupos : C'étaient de loin les plus terribles. Ils avaient pour charge de nous surveiller, soit à la grotte, soit au travail. En majeure partie, ils provenaient du camp de SCHERMIECK. Le fameux MUTH en était l'âme, craint pour sa cruauté, il caractérisait la brute même. D'autres S.S. venant de l'armée, blessés de guerre et assez jeunes, montraient leur zèle à l'aide de coups de bâtons. Toute cette garde s'occupait de la discipline du camp proprement dit, soit au travail soit pour la nourriture, soit pour notre "confort". Ils avaient sous leurs ordres des Russes blancs craints eux aussi pour leur brutalité, une double ration de vivres augmentait encore le zèle de ces derniers.

2° - Volontaires hollandais et flamands : Ceux-ci étaient recrutés parmi les Hollandais et les Belges Flamands séduits par le régime nazi !!!! Ils se divisaient en deux catégories : ceux qui ne voulaient pas comprendre, et ceux qui.... avaient compris.

Les premiers étaient de véritables brutes, heureux de commander et de garder des prisonniers. La crosse du fusil marchait pour une faute souvent bien légère.

Les seconds se contentaient de nous garder avec un silence de morts, pas une parole, ni un geste, c'était le rêve !

Parmi cette garde, se glissaient quelques Russes et Polonais dont le physique n'avait rien de rassurant.

Leur principale fonction était de venir nous chercher à la grotte, de nous accompagner ensuite sur le lieu du travail et de nous ramener le soir.

3° - L'organisation TODT : Il arrive à la dernière catégorie, celle de l'O.T. C'étaient nos maîtres au travail. Réputés gueulards, travaillant comme des brutes, ils incarnaient le NAZI. C'était à celui qui arriverait à faire le plus de rendement possible avec l'aide de nos pauvres bras. Que de coups furent distribués ! La plus grande partie se composait de jeunes, que la peur d'aller au front faisait redoubler d'ardeur au travail, l'autre partie était formée de vieux briscards.

Ces derniers possédaient une gueule capable de rivaliser avec un haut-parleur. En plus de cela, ils étaient brutaux et ne toléraient pas le plus petit repos.

C'est d'ailleurs sous leur direction que s'effectuaient tous les travaux.

J'en arrive à parler de nos chefs d'équipe. Chaque groupe avait à sa tête un prisonnier, ce dernier, tout en faisant l'office d'interprète était le chef ou "capo". Heureux les groupes qui tombaient sur un brave type, de même nationalité. Combien de ces malheureux "capos" ont eu leur part de responsabilité dans la mort de nos nombreux compagnons. Je pense à DACHAU et à MAUTHAUSEN où les "capos" étaient russes, polonais ou yougoslaves.

Chez nous, c'étaient uniquement des Alsaciens, à part pour les Russes. Certains se sont montrés de véritables camarades pour nous, prenant leurs responsabilités entières, et parfois même des coups pour les autres. D'autres malheureusement, étaient des peureux, que la frousse rendait lâches et dont nous fûmes les pauvres victimes.

Pour terminer, je parlerai du Kommandant, le Sturmscharführer KRAUS. Celui-ci était un froussard fini, fort heureusement pour nous. Il ne pouvait se mettre au niveau de ses collègues de DACHAU, MAUTHAUSEN, MUHLDDORF, etc... Il se contentait de corriger les prisonniers à l'aide de gifles, c'était sa marotte. Lorsqu'on "schlaguait" un camarade, il tournait la tête et n'intervenait jamais. Marinier de son état, il était arrivé à ce titre pompeux de "Kommandant", et il en était très fier. N'étant pas un gourmet, il cherchait uniquement les occasions de bien boire, et lorsque son plein était fait, il nous faisait une petite pantomime. Sortant son revolver, il s'en prenait à des ennemis créés par son imagination ou par son ivresse, il trouvait qu'il y avait toujours complot, et nous menaçait des foudres du Seigneur. Alors, il cognait dur.

Je cite une anecdote, rapportée par Monsieur l'Abbé DIDIERJEAN, sur KRAUS :

"Le soir de la Saint-Nicolas, nous songions aux jolies traditions que cette fête du patron des enfants a fait survivre dans l'Est de la France, lorsque, soudain, le Commandant du camp, KRAUSS, fit irruption, revolver au poing, ivre, puant l'alcool et hurlant comme un démon. Il avait été renseigné par ses mouchards sur l'entreprise que certains parmi nous préconisaient : sortie en masse de ce trou infect. Quelle rage et quelle haine habitaient cet homme ! A tel point que sa voix s'étranglait dans sa gorge avant de revomir de nouvelles insultes. En voici un bref résumé : "Alsaciens, maintenant nous vous connaissons ! A STRASBOURG, vous avez tiré sur nous ! Race de chiens, de cochons ! Voilà ce que vous êtes. Si l'un de vous essaie de fuir, 20 autres seront tués. Si vous tentez une émeute, nous lancerons des grenades. Si l'un de vous sème l'esprit de révolte, il sera abattu ! D'ailleurs, vous pouvez tous crever, cela m'est égal !!"

Ses mouchards l'avaient bien renseigné et lui avait donné des noms que dans son ivresse, il ne retenait plus. Finalement, il en retrouva un, c'était un "bibelforscher" (pasteur protestant) qui avait donné libre cours à ses théories. Il le roua de coups de poings sur le visage, et les yeux du malheureux en porteront longtemps la trace. Mais heureusement, il ne le tua point".

4 - La discipline -

C'est toujours ce mot que l'on entendait tourner à nos oreilles. Il caractérisait bien le soudard allemand, car celui-ci étant très dur pour lui-même, ne pouvait être plus doux pour nous.

A la grotte, dès notre réveil, une apparition de S.S. était pour nous le quinquies. Aussitôt, il fallait être debout.... Dès que nous avions absorbé notre café, le coup de sifflet du rassemblement retentissait sous la voûte. Nous regagnions aussitôt la galerie voisine au pas de gymnastique pour nous mettre en rang. Attention aux retardataires ! L'appel des "Capos" des différents Kommandos s'effectuait devant les S.S., et comme il y avait toujours des manquants, ceux-ci étaient recherchés parmi les malades et, les S.S., à l'aide de bâtons, ramenaient les pauvres types dans le rang.

Lorsque les Kommandos demandaient du renfort, celui-ci était recruté parmi les malades, aucune excuse, il fallait filer !

Au travail comme au repos, nous étions tenus de saluer les S.S., gare à celui qui conservait sa coiffure.

Il était interdit de fumer et de se reposer pendant le travail. Il fallait toujours que nos pauvres bras marchent, que de coups de toute sorte ont été distribués :

Le soir, sur notre "fumier", il fallait dormir ou faire semblant de dormir, défense de circuler dans les galeries voisines après 21 heures, les gardes avaient la consigne de tirer.

5 - Hygiène du camp -

Les camps organisés en Allemagne possédaient, en général, des installations permettant aux prisonniers de prendre, soit des douches, soit de se laver et de procéder à leur petite lessive individuelle. Dans notre cas, nous étions logés comme des parias, rien n'existait. Aucune directive ne nous était donnée, il fallait se débrouiller si on ne voulait pas conserver la crasse, soit sur le corps, soit dans nos vêtements.

Pour toute installation, nous avions l'eau qui tombait des voûtes. Quelques cuvettes avaient été données, mais en nombre insuffisant pour un effectif de 500 hommes. C'était donc une véritable guerre pour obtenir ce récipient. On était obligé de se débarbouiller à l'aide d'une guenille trempée dans une rigole d'écoulement. Pour le linge, il fallait attendre une cuvette, comme nous possédions un peu de lessive, nous mettions tremper notre linge dans l'eau froide pendant toute la nuit. Le lendemain, nous frottions nos pauvres chemises dans une eau noire. Triste résultat, néanmoins, nous avions l'impression d'être mieux.....

Plus tard, on installa dans notre grotte une sorte de radiateur électrique avec soufflerie. Là encore, c'était une véritable bataille pour approcher. Celui qui parvenait à pendre et à sécher son linge sur le radiateur, était un véritable privilégié.

Comme couchette, nous avions des planches sous lesquelles passait l'eau de la galerie. La paille n'a pas été changée pendant quatre mois. Au bout d'un mois déjà, elle était humide et avait parfois l'aspect d'un véritable fumier. C'était infect !

Les W.C. étaient peut-être la plus grave question.

Au début, chacun s'installait au fond de la galerie. Vous pouvez juger du résultat après une quinzaine de jours. Nous étions ainsi assimilés à de véritables bêtes. Ce n'est que plus tard, lors de la construction des travaux que le commandant du camp fit construire de petites caisses portatives en bois, badigeonnées au goudron. Une corvée journalière en assurait l'entretien.

Au travail, les feuillées existaient en plein air.

6 - L'infirmier -

Encore une chose qui n'existait pas au début. Il ne fallait pas de malades : donc pas besoin d'infirmier.

C'est grâce à l'O.T. que nous avons pu obtenir quelques comprimés et quelques bandes de gaze.

Une baraque fut installée dans la grotte même et un infirmier put panser quelques plaies. Naturellement, les produits firent souvent défaut. Ce n'est que plus tard qu'une autre baraque prit le nom d'infirmier. Un médecin, à la fois pharmacien et infirmier ne suffisait pas, le nombre de malades augmentait sans cesse. Le médecin réussit à maintes reprises à envoyer quelques malades assez gravement atteints à l'Hôpital Saint-Georges. Il faut noter cependant que ceux-ci y furent bien traités, et grâce au médecin-chef, qui était avant tout médecin, et non nazi, beaucoup de nos camarades purent échapper à la mort.

7 - Les parasites, les maladies, les brutalités -

J'arrive au chapitre le plus étendu. Il m'est impossible de narrer le tout et je me contenterai de rapporter simplement une vue d'ensemble.

1° - Les parasites-

Le pou, ennemi public n°1, fut la cause de beaucoup de maladies. Nous en étions couverts et comme nous n'avions pas de linge de rechange, la reproduction était très fructueuse. De nombreux camarades ont été littéralement ravagés par ces bestioles. Ceux-ci étaient souvent trop faibles pour s'épouiller et étaient incapables de prendre des précautions nécessaires pour les éliminer, il fallait au moins deux pouillages par jour pour ne pas être dévorés. Certains camarades ont été sucés par les poux et ont dû être dirigés sur l'infirmier. Il est à noter cependant que tous ceux qui ont pratiqué l'épouillage ont battu tous les records de chasse ! Le poux prenaient possession des couvertures et des habits, ils s'installaient dans les coutures. Beaucoup de nos camarades en sont morts victimes. Ils se grattaient jusqu'au sang et provoquaient ainsi des plaies d'infection. Imaginez vous le spectacle ! Sous une lampe, car il fallait y voir clair, un petit groupe qui s'épouille minutieusement, attentivement, passe en revue sa veste, son tricot, s'il en a un, sa chemise en lambeaux. On s'épouillait à toute heure, jamais dans la nuit, il ne m'est arrivé de ne rencontrer personne occupé à cette chasse !

Nous n'avons pas eu d'épidémies, fort heureusement, pour nous. Dans de telles conditions d'hygiène, la catastrophe aurait été épouvantable. Il y eut cependant beaucoup de maladies pulmonaires. Le froid humide de notre prison, l'humidité de nos "couchettes", favorisèrent beaucoup les angines, les pleurésies, les pleurites, les bronchites, et les angines de poitrine.

Les morts succédaient aux morts, les infirmiers ne pouvaient s'occuper de chaque cas, et il en résultait un pourcentage plus élevé de la mortalité.

Une autre maladie bien répandue était la Furunculose. Cette dernière était la conséquence de notre mauvais état de santé et des traitements subis. Un coup donnait une plaie qui ne guérissait jamais ! Aussi a-t-on vu des membres rongés par la furunculose, dans bien des cas, des phlegmons prirent naissance, une intervention chirurgicale devenait alors nécessaire. Avec de tels maux, nécessitant beaucoup de pansements, les bandes de gaze furent remplacées par du papier.

Dans ces conditions, la mortalité s'éleva à 20 %.

Il ne faut pas oublier que nous sommes restés dans notre grotte quatre mois seulement, aussitôt après la sortie de cette géole, la mortalité diminua d'une façon assez sensible.

2° - Les brutalités-

Là encore, je ne citerai que quelques exemples. D'une manière générale, je puis dire que ces actes étaient commis suivant l'humeur de ces "messieurs".

Au réveil, comme sur les rangs, avant de partir au travail, il y avait une scène. Là, en principe, c'était la canne ou le bâton qui étaient les instruments principaux de la séance : coups répétés dans le dos, sur les reins ou dans les jambes. Lorsque l'instrument était inutilisable, les coups de bottes reprenaient la cadence.

Pour se rendre au travail, c'étaient les volontaires hollandais qui continuaient. Il faut noter que les brutalités devenaient alors un peu plus douces : coups de crosses de fusils, accompagnés de hurlements : voilà quel était le menu du jour !

Au travail, c'était le bouquet final.....

Dans leur rage, les O.T. nous lançaient dans les jambes un outil quelconque. Ils hurlaient, parlaient allemand et rageaient que leur langage ne soit pas compris par la plupart d'entre nous.

Que de scènes à raconter ! Il faudrait un véritable livre...

Je rapporte encore une anecdote de Monsieur l'Abbé DIDIERJEAN.

"J'ai vu à la carrière, un gardien de service utiliser une fourche pour frapper ceux qui ne pouvaient pas assez vite les lourds wagonnets chargés de pierres. Un camarade fut pris à partie, bousculé et renversé dans un ravin. Il dégringola la pente. Il a fallu le rechercher, il avait perdu connaissance et avait un pied cassé.

Durant l'hiver, beaucoup, parce qu'ils n'avaient pas de tricot, s'enroulaient autour de la poitrine une couverture. Quelques uns avaient osé taillé dans une de leurs couvertures, une espèce de gilet dont ils se revêtaient. Mais si le Lagerführer, passant sur les chantiers, avait l'occasion d'apercevoir une couverture ainsi transformée, aussitôt, il obligeait le délinquant à la quitter. Il le faisait rester immobile et évidemment, le rouait de coups.

Des scènes pénibles arrivaient fréquemment à cause des W.C. et parce que certains ne pouvaient attendre que leurs camarades soient revenus. Ils devaient ramasser leurs excréments dans leurs mains et les jeter à l'endroit indiqué par le gardien. Un vieillard de 60 ans, qui souffrait de rhumatismes, fut un jour jeté à terre et battu, le sang lui coulait tout le long du visage. Pour quelle raison ? Il avait laissé courir un wagonnet !...

La corvée où avaient lieu les brutalités était la corvée de ciment. En 3 nuits, nous avions déchargé et stoqué 5000 sacs de ciment et lorsqu'il en fallait pour le bétonnage, nous allions en chercher. Au 1^o voyage, tout allait bien. Mais dans les suivants, il arrivait inévitablement que des camarades trop faibles laissent choir leur sac qui crevait. Comme punition, ils recevaient au moins des coups de pieds, et souvent des coups de bâton. Un gardien avait la spécialité de saisir le délinquant par la nuque et de lui plonger le visage dans le ciment répandu".

Je reviens aux S.S.

Lorsqu'un camarade était pris pour chapardage d'épluchures de patates, ou qu'il avait commis un acte contraire à la loi du camp, c'était la bastonnade.

A coups de bâtons redoublés, il subissait sa première schlague, ensuite il était obligé d'effectuer un travail quelconque, soit de porter un stère de bois d'une place à une autre, soit d'aller porter des charges très lourdes. Dans les deux cas, il était toujours accompagné d'une brute qui lui distribuait des coups... Bien souvent, après avoir été brutalisé toute la journée, on venait le chercher le soir vers 9 h. ou 10h. pour le réveiller et de nouveau, une grêle de coups de bâton tombait jusqu'à ce qu'il tombe d'épuisement. (Voir mon camarade captivité WIEDERKEHR Alfred).

Un jour, par un brouillard assez épais, et profitant de la permission de se rendre aux W.C., un détenu allemand s'évada vers l'heure de midi. Quelques heures après, dans une ferme où il s'était rendu, il rencontre un soldat allemand en permission. Celui-ci le ramena au camp, car l'évadé n'avait pu lui faire voir ses papiers. Le soir, menottes aux mains, il est reconduit dans la galerie, battu devant tout le monde de manière atroce, il reçut dans le bas ventre de nombreux coups de pieds et eut les dents cassées, il fut également mordu par le chien, finalement, on le laissa à demi-mort sans paille ni couvertures, les mains toujours liées sur le plancher.

Mais c'était là encore un traitement de faveur, en comparaison de celui réservé aux détenus Russes. Ceux-ci, repris après évasion, furent abattus par le Zugwachmeister ULRICH, ou par le S.S. KREUZER, d'un coup de pistolet dans la nuque.

Voici une histoire qui fit beaucoup de bruit parmi nous. Il y avait, pour nous garder, des gardes ukrainiens au nombre de 14. Certains, voyant l'avance rapide des "rouges", et par ce fait même, l'heure de leur châtiment approcher, voulurent se racheter, ils avaient formé le projet de s'emparer des S.S. et des S.D. de les tuer et de libérer tous les détenus. Ils étaient six ou sept à partager les risques de cette surprise, les autres n'en voulaient rien savoir. Mais l'un de ces derniers vendit la mèche et voici ce qui se passa : le soir même, les gardiens allemands cernèrent sans bruit la baraque des ukrainiens, y firent irruption armés jusqu'aux dents, et ligotèrent les "traîtres". On ne les revit jamais plus.....

Parmi les Français, il n'y eut que quelques cas d'évasion.

Un jour, un groupe de trois s'était évadé. Repris grâce à la dénonciation d'un fermier allemand, ils furent amenés de nouveau au camp.

Roués de coups de bâton, de coups de poings, de coups de pieds, ils furent étendus au fond de la galerie sur de grosses pierres, sans aucune couverture, et naturellement rien à manger. Ils restèrent la première nuit sous la garde d'un Russe. Le lendemain, on entendit leurs cris, de nouveau, ils recevaient la schlague, le soir la séance recommença, et la deuxième nuit fut semblable à la première.

Le lendemain, ils reçurent un quart de café et ils regagnèrent leurs couchés. Ne pouvant plus marcher, mourant de faim, ils s'endormirent enfin. L'un d'entre eux avait deux doigts cassés.

Nous avons assistés parfois à des réveils sensationnels. Un jour, les Russes devaient partir à minuit pour décharger des sacs de ciment et, fatigués de la veille, ils ne pouvaient se décider à se mettre sur pieds. Voyant que la corvée ne se rassemblait pas, les gardes décidèrent d'avertir le chef S.S., ULRICH. Celui-ci arriva, accompagné de ses collègues. Tous étaient armés de nerfs de boeuf, et pénétrèrent dans la galerie. Je n'ai jamais vu une pareille avalanche de coups. Les S.S. frappaient de toutes leurs forces sur les malheureux endormis. Ils ne leurs laissèrent même pas le temps de se vêtir.

Que de cris de douleur de la part de ceux-ci, que de hurlements de la part des S.S. avons-nous entendus !!!

8 - La nourriture -

Au début de notre internement dans cette grotte, la nourriture montait d'Haslach par camion. Nous recevions un quart de café le matin. A midi, environ un litre de soupe, d'ailleurs très claire, et le soir, un quart de café avec 400 grs de pain et un morceau de margarine de 25 grammes, ou une cuillerée à soupe de confiture.

La route n'étant pas encore construite, une corvée assurait le transport des bouteillons. Les camions s'arrêtaient donc au début du camp, en face de la carrière de trapp.

... Pour la cuisine se monta sous la direction d'un O.T. Elle fonctionna à notre grande joie, car ainsi nous mangions, à peu près à l'heure. Pendant un certain temps, la nourriture s'améliora sensiblement, le matin, nous recevions 500 grammes de pain avec un quart de café, ainsi qu'une petite portion de margarine ou de fromage. A midi, c'était un litre de soupe claire et le soir un litre de soupe épaisse, mais les travaux étaient pénibles. Il arrivait très souvent que notre pain et notre casse-croûte soient avalés le matin dès 7 heures, et le soir, on mourrait de faim.

Naturellement, au fur et à mesure des événements, les soupes devenaient plus claires et les rations de pain diminuaient. La guerre aux pommes de terre battait son plein, c'était un véritable "marché noir", combien de scènes pénibles avons-nous eu ainsi sous les yeux : vols de rations de pain, échange d'effets pour de la nourriture, etc.....

Ce régime était valable pour les travailleurs, car ceux qui se déclaraient malades, n'avaient droit qu'à 1/2 litre de soupe, et parfois, vu le nombre des consultations, la soupe était supprimée.

Voilà en quels termes, Monsieur l'Abbé DIDIERJEAN, nous parle de ce spectre horrible, je veux dire la FAIM.

"Il faut avoir senti la poigne d'airain de la faim pour comprendre ce que faisait ce jeune Alsacien, occupé dans un Kommando. Il travaillait et mangeait près de la baraque ou logeaient nos gardiens. Devant cette baraque, il y avait une niche, entourée d'une clôture, un chien policier, qui aidait à nous surveiller, y logeait. Ce chien recevait une pleine cuvette de soupe, au moins la ration de trois ou quatre d'entre nous, il ne la vidait d'ailleurs jamais entièrement. Il n'avait pas faim,

Cette gamelle faisait envie à beaucoup, et notre jeune Alsacien, profitant du moment où il croyait n'être vu de personne, déroba au chien le reste de sa soupe, qu'il avalait prestement. Il fut surpris dans son larcin, comme punition, on l'envoya dans la forêt à quelques pas de là, et à trois reprises le chien fut lancé sur lui.

Le commandant, entouré de sa clique, assistait à cette scène, en se tordant de rire.

A quelques jours de là, un autre détenu, un Russe cette fois, fut surpris au même jeu dangereux. Il fut enfermé avec le chien.....

Au début de mois de février, la gare d'Haslach fut bombardée par neuf bombardiers moyens de la R.A.F., qui lâchèrent un tapis de bombes. Pour réparer la voie et remettre en état la route qui la côtoyait, un kommando d'une centaine de détenus fut envoyé du "Vulkan". Il y avait une heure de marche.... Des Russes, occupés à combler un entonnoir en bordure de la route découvrirent le cadavre d'un cheval crevé et enterré depuis plusieurs jours. A l'aide de leurs couteaux primitifs, ils se taillèrent des tranches de cette viande déjà en décomposition, les cachèrent soigneusement dans leurs musettes, et le soir, remontés dans leur tunnel ils s'installèrent dans le coin le plus caché. Là, ils allumèrent un petit feu pour cuire cette "charogne", la fumée amena sur les lieux le "capo en chef qui les roua de coups."

9 - L'habillement -

Dans notre camp, il n'y avait pas de linge de rechange, ni de chaussures. Or, la plupart d'entre nous n'avait absolument que ce qu'ils avaient sur le dos ou dans les pieds.

Les jours et les jours passèrent, et nos chemises commencèrent petit à petit à nous lâcher. Rien pour les réparer : ni fil, ni aiguille.... Les chaussettes se trouèrent et nos chaussures étaient usées. Quelques-uns d'entre nous furent aidés par des Alsaciens, car ceux-ci étaient arrivés au camp avec leurs valises. Ils avaient été ramassés au fur et à mesure de l'avance alliée et avaient eu le temps et l'autorisation d'emporter quelques effets de rechange.

On monta au camp un atelier de réparation pour le linge. Il n'y avait que des semelles de bois pour réparer nos chaussures. Les cordonniers utilisèrent alors nos vieilles tiges, afin de nous confectionner une paire de chaussures assez portables.

10 - Les morts -

Je ne saurais terminer ce récit de notre vie de "forçats" à Haslach, sans parler de nos camarades qui y sont morts.

Quinze jours après notre arrivée, aux alentours de Noël, la cadence était d'une moyenne de deux morts par jour. En trois mois, moururent ainsi sous nos yeux plus de 80 camarades.

Finalement, l'état de santé général était si précaire que plus d'une centaine de détenus fut envoyée dans un "camp de repos". Ils étaient un poids morts, ils ne pouvaient plus travailler, ils mangeaient cependant. Si nous étions restés un an dans cette "grotte", plus d'un parmi ceux qui ont encore la chance d'être vivants, ne seraient plus....

On mourrait à toute heure. La nuit, on entendait gémir, certains appelaient leur mère....., quelles nuits horribles !!!

Trois frères avaient été pris en même temps, ils travaillaient avec l'Abbé DIDIERJEAN, celui-ci avait remarqué, que depuis un certain temps ils s'en allaient doucement, ils avaient les yeux fiévreux et toussaient. L'Abbé dit au plus jeune de se faire porter malade. Le lendemain, il resta donc couché, mais la brute MUTH l'obligea à reprendre le travail. Ce fut la dernière fois, le jour suivant, ils s'évanouit et deux jours après il était mort. Ce fut avec beaucoup de peine que l'aîné obtint la permission de l'enterrer. Ils restaient deux, le second fut pris par cette fièvre maligne qui attaquait le cerveau et provoquait le délire. Il mourut deux jours après.

Le défunt était porté dans une galerie attenante, où il attendait qu'une colonne quelconque sortit. Alors, on voyait cette chose étrange, une colonne sortait le plus souvent pour aller au ravitaillement. Elle portait des bouteillons pour le "thé", les caisses pour le pain...., et derrière dans un brancard, le mort.

Près de la baraque des cuisines, se trouvait une caisse, on l'y déposait. S'il y avait deux morts, c'était la même chose, l'un avait la tête sur les pieds de l'autre.

Cette caisse n'avait pas de couvercle, les cadavres restaient à l'air, qu'il pleuve ou qu'il vente. Lorsqu'un camion descendait en ville, la caisse y était chargée, et une corvée de quatre hommes portant deux pelles et deux pioches descendait également avec le camion.

Dans un trou creusé dans un jardin attenant au cimetière d'Haslach, ils vidaient cette caisse, et la remontait ensuite au camp. Dans chaque trou, il y avait au moins deux morts.

Tous ces renseignements, ont été donnés à Monsieur l'Abbé DIDIERJEAN par le fossoyeur en chef : TORRE Georges, il était aidé dans sa besogne par trois Russes. Dans ce même jardin, où reposent nos morts, étaient également enterrés les détenus de DACHAU cantonnés à Haslach. Ils étaient dans la ville même, dans une baraque que nous occupâmes par la suite.

La nuit, avant de partir, une corvée armée de bèches se rendait à ce cimetière. Elle égalisait le sol de telle façon que toute trace de tombes disparaissait. Ce n'était plus qu'un jardin comme les autres.....

III - DERNIERS JOURS D'EXIL I.

Au milieu de toutes ces vicissitudes, les heures, les jours et les mois passaient cependant.....

Vers le 12 Mars 1945, on commença à demander des spécialistes, des électriciens, et des mécaniciens autos. On leur fit miroiter l'avantage de la condition de travailleur libre. Que se passait-il donc ?

Les premiers symptômes de délabrement se manifestèrent dès les premiers départs, car de jour en jour les événements se précipitaient. On assista tout d'abord à un relâchement de la discipline, les coups étaient supprimés. Le fameux MUTH se contentait de sourire, et vers le 1^{er} Avril, on nous fit préparer nos affaires en vue de l'évacuation du camp.

En effet, le 4 Avril, nous quittions notre grotte et nous descendions à Haslach dans le fameux camp des rayés. Celui-ci était situé en plein air, de larges portes aéraient cette nouvelle prison.

Nous avions des couchettes, pour nous, c'était un luxe !!!!! Là, enfin, nous pûmes respirer à plein poumons. Nos figures de cire se colorèrent. C'était en somme notre résurrection.

Nous continuâmes cependant à monter tous les matins à la carrière. Nous mangions sur place et nous redescendions le soir. Le soir, nous tombions sur nos couchettes tellement nous étions fatigués. Là, nous dormions d'un profond sommeil et dès 4 heures, le réveil sonnait.

Vers le 10 Avril, de nouvelles équipes furent formées pour aller travailler dans l'intérieur du Reich. L'évacuation du camp commençait et le 12 de ce même mois ce fut notre tour. Nous étions une équipe de 20 hommes sous la conduite des O.T., nous primes place dans un camion. Il restait donc au camp une quarantaine de Français et toujours les 130 Russes.

Dès les premiers kilomètres nous avons ressenti un véritable soulagement. On ne sentait plus la présence des S.S. et de la Gestapo, on se croyait à moitié libre.

Nous arrivâmes à HOFFENBOURG dans une grande entreprise. Naturellement toujours avec les O.T..... Notre cauchemar allait-il donc reprendre ? Enfin un civil s'occupa de nous, nous fit miroiter de nombreux avantages et nous conduisit à notre futur logement.

C'était une pension religieuse, les pensionnaires et le personnel en était évacué. Des couchettes étaient dressées, mais il n'y avait plus de carreaux aux fenêtres. On nous abandonna à notre sort après nous avoir muni de carfes de ravitaillement.

Vers 13 heures, nous nous sommes dirigés vers la ville, c'était notre première sortie sans gardien. Là, nous reçûmes aussi le baptême du feu, l'artillerie américaine tirait sur la ville. Nous avions compris.....

Allez vous faire pendre ailleurs !! C'est certainement ce qu'avait pensé notre ancien Kommandant....

Bref, le lendemain matin, on nous fit prévenir : nous allions travailler plus loin dans la profonde Allemagne. Les Américains avançaient, et il fallait se retirer.

C'est ainsi que le soir, vers 20 heures, nous étions rassemblés en vue d'un départ. Nous étions en gare depuis une heure. Tout à coup, un bombardement commença, nous descendîmes dans les abris au milieu d'un tas de monde, et là, nous attendîmes.....

Au bout d'une heure, l'alerte cessa et l'on prit place à nouveau dans les wagons. C'est à ce moment que je perdis mes derniers camarades de Moussey, ceux-ci restèrent dans leurs abris, et profitant de la nuit se faufilèrent jusqu'à HOFFENBOURG, où ils attendirent l'arrivée de alliés.

En principe, nous ne voyagions que la nuit. Nous nous arrêtions vers 5 heures du matin, et nous repartions le soir, vers 20 heures. Nous arrivâmes ainsi à TURCKHEIM, près de MUNICH vers 22 heures. Il n'y avait pas de lumière et nous cherchions en vain, avec notre gardien, le chantier où nous devions travailler.

Nous arrivâmes ainsi dans un grand bois. Après des pourparlers avec des gardes armés, on nous logea dans une baraque de travailleurs italiens. Le lendemain, dès le jour, le camp de travail nous apparut. Mais, aussitôt, un détail nous choqua, nous aperçûmes un camp juif, avec S.S., et Gestapo.....

Quels battements de coeur !! Allait-on revivre la vie des barbelés ? Quelles nouvelles misères en perspective !!

Enfin, un civil nous rassura, et par lui nous apprenions que ces Juifs étaient des manœuvres occupés aux travaux de bâtiment. Il ajouta que nous allions être considérés comme "travailleurs libres". On fit évacuer une baraque pour nous. Nous étions restés 11 sur 20, 5 autres étant restés à Hoffenbourg.

TURCKHEIM se trouvait à 3 kilomètres de notre forêt, et nous étions forcés d'aller nous ravitailler dans cette petite ville.

Au bout de 4 jours, on nous conduisit à notre futur chantier et on construisit un abri.

Nous étions tellement heureux que nous ne pensions plus à nos misères passées.

Nous ne recevions plus de coups. Nous mangions du bon pain civil et nous avions la possibilité de nous ravitailler dans les fermes. C'était le rêve....!!

Le 23 Avril, vers 4 heures du matin, nous étions réveillés par un bruit infernal : coups de fusil, mitrailleuses, canons, etc...

Les Américains arrivaient. Le concert dura environ 2 heures. Dès que le calme fut rétabli, nous sortîmes pour apercevoir au loin les premiers chars américains. Au camp, plus un seul S.S., ni O.T.

Le camp juif était libéré et tous les baraquements du camp pillés.

Quelle bagarre !!! Quels déménagements !!! Quelle fête !!!!!

Tout le monde se rua vers Turchkeim

Les jours suivants furent pour nous des journées de délire. On trouva de tout, nous mangions tous comme de véritables affamés. Les fermes eurent très souvent notre visite, et leurs produits garnissaient notre table.

Les magasins furent visités, on pouvait y faire de nombreux achats. Beaucoup en profitèrent pour se vêtir et se chausser. Un magasin immense des O.T. fut mis à sac.

Pais d'armée d'occupation, nous n'en voyons point !

Au bout de dix jours, voyant que personne ne s'occupait de nous, nous commençâmes à envisager notre départ par nos propres moyens. Des travailleurs français étaient venus nous rejoindre, la débâcle commençait, chacun partait de son côté.

Nous réussîmes enfin à mettre la main sur une voiture automobile. On se débrouilla pour chercher de l'essence et le 7 mai, au petit jour, nous mîmes le cap sur la France. Pour effectuer notre voyage, nous avions une voiture suivie d'une remorque.....

Sept camarades m'accompagnaient. La voiture était si chargée que notre vitesse ne pouvait dépasser le 50 à l'heure. En route, nous rencontrâmes les premiers convois américains : salut les deux doigts levés, cris, sourires, etc.... A 10 kilomètres de ULM, notre pignon d'attaque du pont arrière sauta. C'était la panne..... Que faire ? Qu'allions nous devenir ?

Après conseil, on décida de gagner ULM à pied, la voiture faisant du 5 à l'heure, transporterait nos bagages et notre troupe se remit en marche.

Nous arrivâmes à ULM à 15 heures. Là, nous rencontrâmes le ravitaillement de la division LECLERC, qui nous laissa prendre tout ce que nous désirions, et l'on apprit qu'un centre de rassemblement pour le rapatriement fonctionnait dans cette ville. Nous étions sauvés ! Après une marche pénible à travers ULM dévasté, nous arrivâmes à la caserne SEDAN. Quelle cohue. Des individus de toutes les races, de tous les pays étaient parqués dans cette immense caserne. On se débrouilla pour trouver un local, et on se mit à table pour déguster nos produits américains.

Le lendemain, on nous fit déménager dans une caserne située à 6 kilomètres de là. Baluchons sur le dos, on se mit en marche. Arrivés dans notre nouveau centre, on ne put trouver aucune place du fait que de nombreux bâtiments avaient souffert de la guerre. On décida donc de coucher à la belle étoile.

Les jours suivants, on se fit inscrire comme déporté politique, et comme cette catégorie partait de préférence la première, on attendit les camions américains. Le 21 au soir notre convoi fut prêt, et à minuit on quitta ULM.

Pendant ce court séjour, dans cette ville, nous avons retrouvé 3 camarades de RASTATT, qui venaient du camp de DACHAU et des kommandos environnant. J'appris par ces derniers la mort de beaucoup de nos compagnons de Moussey. Tous les détails sur la vie de ces camps d'extermination me furent donnés. Quel abominable récit !! A l'heure actuelle, je me demande encore si ce n'est pas un cauchemar !!

Je m'estimais déjà assez éprouvé et je puis proclamer très haut que nous n'avons rien vu à côté de ces malheureux. Je me voyais privé de mes bons camarades de travail : Messieurs LEMAIRE et MANGEL, tous deux directeurs aux Ets LAEDERICH, de mes chefs : Messieurs PY et CART, et de nombreux contremaîtres et ouvriers.

J'appris également la mort de mon beau-frère, Gaston JEANDEL, décédé en Hte-Silésie, et enfin la mort de beaucoup de nos concitoyens.

Je me réserve le soin de parler un peu plus longuement de nos morts, et je continue le récit de notre retour.

Nous arrivions à MANHEIM le 12 vers 8 heures du matin. Aussitôt, on nous fit passer à la désinfection (procédé américain), et l'on nous embarqua de nouveau en camion pour nous déposer à la gare.

Après ravitaillement par wagon, on attendit jusqu'à 7 heures du soir le départ vers SARREBOURG, premier centre d'accueil français. Nous ne sommes arrivés dans cette ville que le lendemain soir, nous devons, en raison de la voie unique, nous mettre en garage pour le passage des trains de ravitaillement de l'armée d'occupation : ceci explique la lenteur du convoi.

A SARREBOURG, les formalités pour notre retour s'accomplirent avec rapidité, et le lendemain soir nous partions vers NANCY. Nous sommes arrivés dans cette ville à minuit. De nouveau halte, ravitaillement par la Croix-Rouge et à 6 h. du matin, le train se mit en marche pour EPINAL. Là encore, centre d'accueil, formalités et de nouveau départ pour SAINT-DIE.

Arrivés dans notre chef-lieu d'arrondissement, nous avons vu avec un serrement de cœur compréhensible l'horrible travail accompli par ces bandits. Que de ruines !!!!!

Un camarade de mon compagnon de retour nous transporta à MOUSSEY, où je retrouvai ma famille en bonne santé. Joie du retour indescriptible, mais bien vite teintée de tristesse : les nouvelles sont très mauvaises, nombreux sont les compagnons de Moussesey qui ne rentreront pas !!

Sur le récit, de certains, j'ai pu juger de l'immensité de la catastrophe qui s'abattait sur la population,....

Que de morts !!!! Sur 204 déportés, nous sommes à cette date du 1^{er} juillet 1945, 52 rapatriés. Officiellement, nous avons connaissance de 100 décès, et par conséquent nous sommes sans nouvelles de 52 de nos compagnons. Les reverra-t-on ? Seul l'avenir nous renseignera.

Une pensée particulière pour nos femmes déportées.

Celles-ci étaient au nombre de 4, dont une est décédée au camp de la mort de RAVENSBRUCK (Madame LALEVEE, sage-femme à Moussesey).

La description de ce trop illustre camp et dûe à la plume de Madame Claire DAVINROY, Professeur dans l'Enseignement Primaire Supérieur de Paris, dans la revue de Paris de Juillet 1945.

Mes chers compagnons de déportation du 18 Août et du 24 Septembre 1944, décédés dans les camps de concentration de DACHAU, BUCHENWALD, AUSCHWITZ, MATHAUSEN, SCHWEIDNITZ, NEUENGAMME, HASLACH, RAVENSBRUCK, SACHSENHAUSEN, MUHLDORF, etc..., à la veille de ce 14 juillet 1945, je pense à vous tous...

Je revois votre départ brutal.

C'est l'arrachement à vos familles, les souffrances sans nombre des transports et de la vie dans les camps...

C'est la faim, la soif, la discipline de fer dans un travail sans âme... les blocs de torture.....

C'est le martyre de la chambre à gaz, où la balle dans la nuque, et enfin le four crématoire...

Le seul apaisement venait à l'extrême pointe de la nuit. Il n'y avait plus de vivant que la lutte muette des dormeurs et de la vermine, que le glissement de la boue dans les ruelles et, là-bas, sur le mirador, la silhouette noire de la sentinelle qui regardait dormir la mort.

La Mort ! La vôtre ! que vous avez acceptée avec résignation, en
soldats ! en héros ! !!!

Votre sacrifice ne doit pas être inutile ! Vous avez fait votre devoir ! Nous apprendrons à faire le nôtre. Unis dans le malheur, nous comprendrons mieux la nécessité des sacrifices à faire pour que la FRANCE VIVE !!

Nous suivrons vos traces et notre Patrie blessée revivra plus belle et plus rayonnante que jamais.

A MOUSSEY, le 13 juillet 1945.

Jules

L'addendum du 29 janvier 47

(un exemple des multiformes « pressions révisionnistes » d'après)

Senones, le 29 Janvier 1947.

Monsieur,

Je viens demander à chaque personne possédant une brochure de mon récit " SOUVENIRS DU L'AU-DELA " de se reporter au début de la page 10 car en relisant, après impression, je me suis aperçu que la rédaction de ce récit ne correspondait pas à celle que j'avais conçu lors de sa préparation et je ne voudrais pas laisser subsister le moindre doute sur le patriotisme et surtout sur le courage de ces cinq chefs en question.

Ce n'est certes pas eux qui ont indiqué les 5 hommes par liste, mais la Gestapo qui, à la suite de recoupement et d'aveux forcés, a réussi à coucher sur le papier ces 5 listes.

D'ailleurs la Gestapo était bien informée sur les événements de Moussey !!!!!

Je vous demanderai donc de coller cet additif à la page 10 et je vous en remercie à l'avance.

J. VINOT.